

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 82 (1937)
Heft: 11

Artikel: Impressions et expériences de la guerre d'Espagne [suite]
Autor: Bauer, E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-341813>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Impressions et expériences de la guerre d'Espagne ¹

(Suite.)

Dans cette intention, on a renoncé du côté national à la levée en masse. Nous avons dit plus haut les raisons techniques qui rendaient une semblable mesure quasiment inapplicable. Mais il y avait aussi des raisons d'ordre moral qui empêchaient qu'on y recourût. On a voulu éviter de tendre à l'excès le ressort des énergies nationales.

Le même souci de l'opinion publique doit être retenu pour expliquer la marche des opérations. Ainsi les jours consacrés par la colonne Varela à secourir Tolède, alors que la route de Madrid semblait ouverte aux Nationaux depuis la victoire de Talavera de la Reina (6. 9. 36). On pourra plaider longuement dans l'avenir le pour et le contre de ce détour, et la discussion sera d'autant plus facile que l'ambiance de la guerre civile se sera dissipée. Il est certain toutefois que la chute de l'Alcazar qui eût été suivie indubitablement par le massacre de sa garnison, aurait produit dans toute la zone nationale de l'Espagne une impression désastreuse. Or la conquête de Madrid n'était qu'une éventualité avec laquelle il eût été bien imprudent de mettre en balance la certitude de perdre l'Alcazar et de vouer à la mort le colonel Moscardo et ses admirables compagnons.

Pareillement, dans une guerre régulière entre deux puissances observant entre elles les usages de l'humanité, on n'aurait pas engagé les frais de la coûteuse diversion qui

¹ Lire la première partie de cette étude dans notre livraison d'octobre 1937. (Réd.)

aboutit, voici près d'un an, à la délivrance d'Oviedo. Ou, tout au moins, si l'on s'était résolu, pour des raisons de camaraderie militaire, à dégager les débris de la garnison du colonel Aranda, on ne se fût pas obstiné à tenir, au prix d'efforts soutenus, la capitale des Asturies, qui n'est reliée au reste du front que par un étroit et tortueux couloir de 25 km., et qui n'a cessé d'être, jusqu'à ces temps derniers, un constant sujet d'inquiétude pour le Quartier général de Salamanque.

Pour des raisons d'ordre moral, la stratégie de la guerre civile est donc soumise à certaines servitudes géographiques que ne connaît pas la stratégie tout court, telle, du moins, que l'enseignait naguère le colonel Foch.

* * *

Dans l'offensive, depuis l'échec de l'offensive contre Guadalajara, tout au moins, on multiplie les précautions et l'on ne s'engage que du fort au faible, après avoir mis de son côté le maximum des chances de succès. Sage tactique évidemment, mais Napoléon déjà déclarait qu'il n'avait pas trouvé le moyen de faire la guerre sans risque, et cette prudence méthodique du commandement national le confine, ainsi que les autres raisons énumérées plus haut, au système de la guerre longue.

Somme toute, dans la mesure où le permettent les moyens d'artillerie et d'aviation, on vit depuis le début de l'année 1937 sous le régime des offensives à but limité, mais aussi le plus souvent les pertes des assaillants sont-elles extrêmement faibles. Dans la zone des objectifs proposés à l'attaque, tout a été neutralisé sinon anéanti par les obus et les bombes d'avions, et l'on arrête l'opération à la limite de la préparation initiale. Ainsi l'on renonce d'emblée à l'exploitation lointaine d'un premier succès; aussi bien avons-nous souvent entendu parler en Espagne et ailleurs d'occasions perdues par le commandement national : à Guadalajara, devant Bilbao, voire même à Brunete le 25 juillet dernier. Qu'est-ce à dire ? Assurément, la guerre est et demeurera toujours pour chacun des adversaires en présence une « guerre

des occasions manquées » selon la célèbre définition du général von Hoffmann, mais nous ne croyons pas cependant que le général Franco en ait laissé se perdre autant qu'on l'a dit à l'étranger ; nous croyons bien plutôt qu'il a arrêté volontairement les frais de telle ou telle opération, dès que ceux-ci dépassaient la mesure fort modique qu'il leur avait fixée.

Ainsi l'on ménage l'opinion publique, on lui rend relativement supportables les rigueurs de la guerre, on tâche de ne pas lui faire payer de trop de deuils les victoires de l'armée nationale. Faut-il conclure de tout cela que le gouvernement de Salamanque a peine à imposer son autorité ? Non pas ; partout nous avons pu constater la considération exceptionnelle dont jouit, à juste titre, le général Franco ; mais encore il s'agit ici d'une guerre civile où le sentiment patriotique se mêle parfois à la passion du partisan, où, à côté des enthousiastes de la première heure qui volent à la mort, il faut aussi mettre en ligne de compte la grande foule naïve et mobile, et, particulièrement les anciens adversaires convertis en grand nombre à la cause nationale et qui lui demeureront fidèles pour autant qu'elle ira de succès en succès, sans exiger trop de sacrifices. Ce sont des éléments psychologiques propres à toute guerre civile et dont il est nécessaire de s'assurer à tout prix, fût-ce au prix de certains ménagements, dont nous n'aurions nul besoin si nous étions victimes de l'agression de l'un ou de l'autre de nos puissants voisins.

* * *

Si l'on adopte la terminologie officielle, seuls les Nationaux devraient être envisagés comme Espagnols, et l'on considère ou l'on est convenu de considérer à Salamanque et à Burgos la présente guerre civile comme une guerre entre l'Espagne et l'U.R.S.S., installée à Barcelone, à Madrid ou à Valence, grâce à la trahison de quelques mauvais citoyens. Selon les mêmes théories, la majeure partie de la population de la zone rouge subirait à contre-cœur la domination de l'étranger et ses enfants serviraient bien malgré eux dans

les milices gouvernementales. En conséquence on s'essaye avec activité et non sans succès à recruter de nouveaux combattants dans les camps de concentration où sont provisoirement détenus les prisonniers de l'armée rouge.

Comme de juste on commence par éliminer ceux que l'on juge irréductibles et ceux que l'on destine aux Conseils de guerre, c'est-à-dire les officiers de l'ancienne armée qui ont accepté de servir chez les Rouges, les commissaires politiques des unités gouvernementales, les adeptes avérés du *Frente popular*, les repris de justice, les suspects de crimes de droit commun. Quant aux autres, ils sont endoctrinés, catéchisés, convertis et quand on croit posséder sur leurs sentiments des garanties suffisantes, on les verse isolément dans les unités nationales. Bien entendu il ne s'agit, en l'espèce, que de volontaires. Il serait trop dangereux, en effet, d'envoyer au front des candidats à la désertion.

Ici encore nous sommes en présence de pratiques qui ressortissent aux caractères particuliers de la guerre civile. Sans doute, entre 1914 et 1918, les belligérants se sont-ils essayés à incorporer dans leurs armées les sujets allogènes de leurs adversaires, et l'on se souvient encore des légions tchèques, yougoslaves et roumaines recrutées par les Alliés parmi leurs prisonniers austro-hongrois, des nombreux Alsaciens et Lorrains qui échangèrent le *stahlhelm* contre la bourguignotte, des volontaires polonais du futur maréchal Pilsusky. Mais ce ne fut jamais, en ce temps-là, qu'une exception, au lieu qu'en Espagne c'est un usage constant.

Les Nationaux, quant au reste, n'ont pas toujours eu à se féliciter de la qualité de semblables recrues. Ainsi au Cerro de los Angeles, la trahison d'une compagnie, composée en grande partie de transfuges de l'armée rouge, faillit livrer aux gouvernementaux la possession de ce piton isolé qui constitue un merveilleux observatoire au milieu de la plaine de Madrid. Quoi qu'il en soit, il y a là une part notable de la guerre civile qui se passe dans la coulisse, témoin l'affaire du sous-marin rouge C 2, où le comman-

dant de Las Heras semble bien avoir prêté une oreille complaisante aux propositions du fameux commandant Troncoso.

Nous touchons ici à la guerre secrète, sur laquelle, comme bien on pense, nous n'avons entendu que fort peu de choses. Nous n'avons pas besoin, toutefois, d'abuser d'aucune confiance pour établir en fait que Blancs et Rouges entretiennent les uns chez les autres de nombreux agents, et qu'ils disposent pour les recruter de facilités que ne connaîtraient pas deux puissances se faisant la guerre dans des conditions régulières. Nulle nécessité pour l'espion de chaque parti d'usurper une nationalité étrangère, de se pénétrer des moindres finesses d'une autre langue que son propre idiome ; ni pour les services de Renseignements de faire appel à la collaboration douteuse de quelque neutre de bonne volonté. Tout ou presque tout se passe entre Espagnols.

On peut aller plus loin. Il est sans doute plus facile de convaincre un Espagnol à espionner son propre camp, en lui fournissant l'alibi moral du patriotisme supérieur aux factions politiques, que de persuader un Français ou un Allemand de trahir son pays, ce pourquoi sa conscience ne lui trouverait aucune excuse. Puis, à côté de ceux qu'on peut gagner, il y a aussi ceux qui, pour sauver leur existence et la vie de leurs proches, ont feint d'embrasser la cause dominante, en dissimulant leurs véritables sentiments et qui n'attendent qu'une occasion favorable pour passer les lignes avec armes, bagages et renseignements, comme l'a fait ce capitaine du génie que les Basques contraignirent à diriger les travaux de la fameuse « ceinture de fer », soit encore pour donner la main au vainqueur et lui ouvrir les portes, ainsi qu'on l'a vu à Santander le 25 août dernier. Chez les Rouges, particulièrement, nul doute qu'une partie de la population ne guette avec impatience la victoire nationale, tout en affectant l'indifférence ou même l'enthousiasme vis-à-vis du *Frente popular*. C'est ce que les journaux de Madrid, de Valence et de Barcelone appellent

la 5^e colonne que les rafles et les exécutions n'ont pas réussi à exterminer, car à côté de quelques conspirateurs figure sous la même rubrique la masse immense des mécontents.

* * *

Tels sont les éléments moraux de la guerre civile dont il convenait de toucher deux mots, avant de terminer ce premier chapitre. Comme on peut s'en rendre compte, c'est sur ce terrain que la guerre d'Espagne diffère le plus des guerres que nous connaissons par l'histoire ou que nous imaginons pour l'avenir. Et réciproquement ce sont ces mêmes éléments moraux qui lui donnent son rythme propre et son allure particulière. Aussi bien devaient-ils être étudiés ou tout au moins énumérés, quand bien même on ne saurait les retenir pour notre enseignement particulier.

IV. L'ARMÉE NATIONALE.

L'armée espagnole qui, le 17 juillet 1936, s'est soulevée contre le régime du *Frente popular*, à l'appel du chef en qui elle mettait toute sa confiance, n'est pas une création de ce siècle. Elle est l'héritière d'une ancienne et glorieuse tradition.

C'est dans les dernières années du quinzième siècle que parurent pour la première fois sur les champs de bataille de l'Italie méridionale, les fameux *tercios* espagnols, qui rivalisaient d'endurance, de courage, de solidité et d'esprit offensif avec les fantassins des Ligues suisses, les fantassins les plus remarquables de l'Europe, à la veille de la Renaissance.

Sous le commandement de quelques grands capitaines, tels le fameux Gonzalve de Cordoue, Antoine de Leiva, Philibert-Emmanuel de Savoie, Alexandre Farnèse, l'armée espagnole a fait trembler l'Europe à l'époque des Rois catholiques, de Charles-Quint et de Philippe II. Pavie, Saint-Quentin, Anvers, tels sont quelques-uns des titres de gloire de l'Espagne du XVI^e siècle, cependant que les Fernand Cortez et les François Pizarre, avec une audace

stupéfiante, conquéraient à leurs souverains les immenses empires du Mexique et du Pérou.

En l'an 1643, l'armée commandée par le comte de Fuentes succomba glorieusement sous les murs de Rocroi ; l'impétueux génie du prince de Condé, mais aussi les erreurs de la politique et de l'administration austro-espagnole, eurent raison de l'une des plus remarquables forces militaires de l'époque ; cependant, à relire l'oraison funèbre que Bossuet prononça bien des années plus tard pour les funérailles du vainqueur, on peut se représenter le prestige dont jouissait dans toute l'Europe cette *redoutable infanterie espagnole* dont le grand orateur a dignement dépeint le farouche esprit de sacrifice.

Au XVIII^e siècle, l'Espagne vit en paix avec la France. Sous les Bourbons, les vertus guerrières du peuple espagnol ne sont plus mises à contribution. Elles ne faisaient, toutefois, que sommeiller, comme le montre, en présence de l'injustifiable agression de Napoléon, le formidable soulèvement populaire de 1808. Baylen et Saragosse, Castaños et Palafox ; deux noms de bataille, deux noms d'homme qui nous épargnent le soin d'en dire davantage.

La fin du XIX^e siècle tombe avec la perte de Cuba, de Puerto-Rico et des Philippines, derniers débris du grand empire de Charles-Quint. Le soldat et le marin espagnols succombèrent devant l'énorme supériorité matérielle et numérique des Américains et plus encore peut-être, par suite de l'incapacité des autorités politiques qui ne surent ni prévoir, ni préparer, ni diriger la guerre. On ne saurait, toutefois, articuler aucun grief d'ordre moral à l'endroit des combattants de Santiago et de Cavite, qui luttèrent bravement pour sauver l'honneur, sans soutien et sans espoir.

En 1909 s'ouvre la guerre du Maroc qui va durer dix-sept années, avec des épisodes tragiques voire même désastreux, mais qui se termina en 1926, par la victoire d'Alhucemas, la conquête du Rif et la capitulation d'Abd-el-Krim. Enserrés entre la France et l'Espagne, les Riffains devaient

succomber, mais nous noterons ici que les auteurs militaires français les plus qualifiés ont rendu pleine justice à l'importante et loyale collaboration apportée à la campagne commune de 1926, par les troupes et les états-majors espagnols. Le général Primo de Rivera, qui exerçait alors le pouvoir, avait donné son appui sans réserve au maréchal Pétain ; l'état-major travailla avec précision et compétence sous les ordres du général Goded ; les troupes firent preuve de vaillance et de discipline et manifestèrent un très bel esprit de camaraderie militaire à l'égard de leurs alliés français.

Enfin, il y a lieu de mentionner l'œuvre très remarquable d'organisation et de gouvernement accomplie par l'armée dans la zone du Maroc que les accords internationaux réservaient à l'Espagne. Les généraux Sanjurjo et Franco ont su non seulement faire régner l'ordre, à la suite de la conquête de 1926, mais encore imposer leur prestige et se concilier par leur esprit de droiture et de fermeté les sentiments de la population marocaine. L'expérience de la guerre civile l'a bien prouvé.

* * *

Comme on voit, l'armée espagnole a de qui tenir et ses vieilles traditions jouent chez elle le même rôle vivifiant que tient en Suisse notre glorieuse histoire nationale. Derrière les murailles minées de l'Alcazar de Tolède, les cadets du colonel Moscardo n'étaient pas tout seuls. Ils avaient des exemples et des traditions pour les soutenir dans leur héroïque résistance.

Aussi bien rien ne serait plus injuste et plus absurde que de se représenter l'armée du général Franco comme une grande masse amorphe, conduite par des officiers indolents et incompétents, au milieu de laquelle seuls les éléments étrangers sont capables d'un effort militaire quelconque. On trouvera ce son de cloche dans la presse suisse ou française inféodée au *Frente popular*. Nous ferons remarquer à cet égard que ni l'*Humanité*, ni le *Populaire*, ni la

Sentinelle, ni le *Travail*, ni le *Droit du Peuple* n'entretiennent de correspondants en Espagne nationale, qu'ils n'écrivent que par ouï-dire et que ce que nous avons vu de nos yeux ne correspond nullement à leurs racontars. On ne perdra jamais de vue cependant que l'Espagne n'est pas la Suisse, que ses mœurs ne sont pas nos mœurs, que ses traditions ne sont pas nos traditions et que les mêmes sentiments d'honneur et de discipline s'expriment ici et là par des attitudes différentes.

* * *

Bien conduit, le soldat espagnol est un excellent élément. Le plus souvent d'origine paysanne, il est robuste, adroit et endurant, et nous ne ratifierons pas à son propos le mot de ce général français qui, après avoir fait l'éloge du Serbe et du Turc, concluait un peu brutalement peut-être : « du point de vue des aptitudes physiques, tous les Occidentaux sont des dégénérés ». Formé au respect dans un milieu familial demeuré très sain, animé d'une foi simple et fervente, le jeune Espagnol n'a point de peine à se plier aux nécessités de la discipline militaire. L'individualisme, dont on fait l'une des caractéristiques de la race ibérique, le rend apte à mener le combat moderne. Enfin, il est naturellement brave, comptant pour peu sa propre existence. A ce propos nous avons été profondément frappé, en visitant, sur le front de Madrid, l'hôpital de Gétafé, par le calme et le silence qui régnaient un peu partout. Dans ces grandes salles, nous avons vu bien des regards fiévreux, bien des visages crispés par la souffrance, nous n'avons entendu aucune plainte. Le soldat espagnol ne s'apitoie pas sur lui-même. Sa résignation naturelle lui permet d'accepter la douleur, son sentiment très élevé de l'honneur lui défend de l'exprimer.

A côté de l'homme, l'officier. Parmi les officiers, il faut faire deux parts : l'officier de carrière et l'officier de complément. La plus grande partie du cadre actif avait déjà fait au Maroc l'expérience de la guerre. Tous les grands

chefs dont on a parlé et dont on parle dans les journaux de chez nous, ont commandé de petites ou de grandes unités dans le Rif : les Franco, les Varela, les Saliquet, les Lopez-Ponte, les Yague et, parmi les morts, les Sanjurjo, les Goded, les Mola. Cette circonstance donne à l'armée nationale un caractère colonial très particulier. Dans tous les cas, la colonie et la guerre du Rif paraissent avoir été une excellente école pour les officiers espagnols, une école de coup d'œil, de sang-froid et d'à-propos dans le manie-ment de la troupe.

Dans les états-majors, il faut citer aussi la place qui a été faite aux officiers brevetés de l'Ecole de guerre de Paris où, depuis la guerre mondiale, l'armée espagnole, de même que la nôtre, détachait chaque année un certain nombre de ses plus brillants capitaines. A côté de cela, l'Ecole d'Etat-major de Madrid donnait un excellent ensei- gnement, et la valeur technique du corps des officiers espagnols avait été considérablement améliorée sous la dicta- ture du général Primo de Rivera qui, en dépit de toutes les oppositions, substitua un peu partout l'avancement au choix à l'avancement à l'ancienneté.

Comme on l'a déjà écrit précédemment, les classes sociales cultivées pouvant fournir des officiers de complément étaient avant la révolution proportionnellement moins nombreuses en Espagne que chez nous ; d'autre part, les institutions militaires, surtout depuis l'avènement de la République, ne retenaient pas la sollicitude des autorités politiques au même degré qu'en Suisse. Enfin, le jeune Espagnol de classe aisée n'éprouvait pas ce même désir de devenir officier qui constitue l'une des meilleures forces de notre armée de milices. Il a donc fallu recourir à l'improvisation pour suppléer aux lacunes du temps de paix, dès que l'on put se convaincre que la guerre ne serait pas de courte durée, que l'armée de métier n'y suffirait pas et qu'il était urgent de combler les pertes considérables subies par le cadre actif, tant du fait de la bataille que du fait des exécutions en masse auxquelles on se livra du côté rouge.

Les résultats paraissent satisfaisants. Nous n'avons pas pu visiter les écoles où l'on instruit, aux chefs-lieux des corps d'armée, les jeunes officiers. Cependant, d'après ce que nous avons vu ici et là, l'instruction semble porter principalement sur la pratique, sans s'encombrer de longues théories. Avec beaucoup de raison, on met l'accent sur l'éducation morale de l'aspirant et quand il est admis à l'honneur de prêter serment et de baiser la soie rouge et jaune du drapeau, il est prêt à faire honorablement le sacrifice de sa vie. Des jeunes gens graves, gais, de bonne tenue, bien dirigés par des officiers d'active qui sont plus disposés à les encourager qu'à les rabrouer, tels nous sont apparus les *alferer* et les *tenientes* de l'armée nationale que nous avons rencontrés sur le front de Madrid au mois d'août dernier.

L'homme, avons-nous dit, est naturellement brave. L'officier l'est doublement parce que sa troupe a les yeux tournés vers lui. A l'attaque, en dépit de ce que l'on enseigne, non sans raison, dans les salles de théorie ou sur le terrain de manœuvre, le chef se place en tête du premier échelon. C'est là que la troupe aime le voir; c'est ainsi qu'elle le suit sous les balles. La bravoure du chef, c'est l'âme vivante de la compagnie et de la section. Un jeune volontaire allemand rencontré à Tolède, en face de l'Alcazar, nous racontait que ses camarades espagnols d'un bataillon de phalangistes n'admettaient pas volontiers que leurs officiers se couchassent pour se garer du feu. Le mollet tendu, la badine sous le bras, la cigarette aux lèvres, le bonnet de police campé sur l'œil gauche, c'est dans cette attitude que la troupe aime à contempler son chef quand les mitrailleuses rouges égrènent leur chapelet.

Aussi bien les pertes en cadres ont-elles été considérables depuis le 17 juillet 1936. Quelqu'un nous disait qu'entre le mois de janvier et le mois de juin il était tombé près d'un millier de sous-lieutenants. Nous n'avons pas pu vérifier ce chiffre, mais, en lisant quelques jours après la bataille de Brunete, les journaux de Burgos, de Salamanque

et de Valladolid, nous avons été frappé du nombre des faire-part de deuil qui annonçaient la mort de jeunes officiers tombés face à l'ennemi.

L'on peut se demander si cette bravoure s'accorde toujours avec les nécessités de la tactique et les opportunités du champ de bataille. Elle est un fait pourtant devant lequel il convient de s'incliner avec respect, et même si elle devait présenter certains inconvénients, elle donne au cadre des officiers son âme et à l'armée tout entière son accent. Et l'on ne peut rien mettre au-dessus de ces valeurs morales.

Au reste ce courage, qui confine parfois à la témérité, n'est pas le fait seulement des jeunes officiers tout frais émoulus des écoles militaires. Les colonels et les généraux espagnols ont montré à maintes reprises que le claquement des balles leur était plus sympathique à entendre que le tintement du téléphone ou les rafales rageuses de la machine à écrire. Que l'on songe aux Aranda avec ses 1500 hommes à Oviedo, aux Moscardo à l'Alcazar de Tolède, au général Queipo de Llano s'emparant de Séville, à force de témérité et de bonne humeur, à la tête de 17 hommes !

Tel est l'esprit, telles sont les traditions de l'armée nationale espagnole.

Cap. Ed. BAUER.
